Le bretonisme. Les historiens bretons au XIX^e siècle et De la province à la nation. Religion et identité politique en Bretagne

Samuel Gicquel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/4957>

DOI : 10.4000/abpo.4957

ISBN : 978-2-7535-8021-3

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2019

Pagination : 244-246

ISBN : 978-2-7535-8019-0

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Samuel Gicquel, « *Le bretonisme. Les historiens bretons au XIX^e siècle et De la province à la nation. Religion et identité politique en Bretagne* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 126-4 | 2019, mis en ligne le 22 janvier 2020, consulté le 03 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/4957> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.4957>

fil Josselin en 1916 interrompent cette époque fastueuse et la famille doit faire face « aux défis contemporains » (5e partie) ce qui passe par l'entrée dans le monde du travail et l'ouverture du château au public (chapitre X). C'est aussi une rupture sur le plan politique car il faut attendre les années 1960 pour que les Rohan s'engagent dans le camp gaulliste. Josselin de Rohan devient une figure politique locale indétrônable : il est maire de Josselin (1965-2000), conseiller régional (1982-1998) puis sénateur (1983-2011). L'ouvrage se referme sur un échange avec Josselin de Rohan qui rappelle l'importance « d'assurer la pérennité de Josselin pour maintenir [l'] identité familiale » (p. 283).

Au final, l'auteur livre un ouvrage riche et foisonnant sur une famille qui a traversé les siècles et les régimes politiques. S'il dresse un portrait minutieux des grandes figures, les limites de l'analyse tiennent à la très large chronologie embrassée et complexifiée par les ramifications de l'arbre généalogique des Rohan où le lecteur peut se perdre, malgré la présence de généalogies. L'on regrettera surtout l'absence de références aux sources alors que le fonds Rohan-Bouillon, par exemple, est vaste et insuffisamment exploité par les historiens. L'étude propose des pistes de recherche suggestives sur les domaines, la gestion et l'aménagement de Josselin au cœur de l'identité des Rohan mais surtout autour des femmes qui jouent un rôle crucial dans la préservation des intérêts familiaux et mériteraient des monographies. Leur pouvoir est polymorphe : religieux car c'est « par les femmes que les Rohan se convertissent à la Réforme » (p. 57), économique avec le rôle de Marguerite de Rohan-Chabot dans la gestion du domaine ou de la duchesse Antoinette « chef d'État-major » de Josselin au ^{xx}e siècle (p. 221), politique et militaire avec les figures fortes de Catherine de Parthenay et de Louise de Rohan investie de la charge de Grand Écuyer à la mort de son époux en 1761.

Aurélie CHATENET-CALYSTE

GUIOMAR, Jean-Yves, *Le bretonisme. Les historiens bretons au ^{xix}e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019, 457 p. (1e édition : Rennes, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1987, 444 p.)

FORD, Caroline, *De la province à la nation. Religion et identité politique en Bretagne*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2018, 280 p. (traduction de *Creating the Nation in Provincial France. Religion and Political Identity in Brittany*, Princeton, Princeton University Press, 1993, 255 p.).

Avec la réédition du *Bretonisme* de Jean-Yves Guimar, paru pour la première fois en 1987, et la traduction du livre de Caroline Ford, publié sous le titre *Creating the Nation in Provincial France* en 1993, ce sont deux contributions majeures à l'histoire de la Bretagne et de l'idée nationale qui sont mises à la disposition du public. Le premier était depuis longtemps épuisé et ressurgit sur les étals grâce à un travail d'édition particulièrement soigné. Une remarquable préface de Jean Le Bihan resitue l'ouvrage dans le champ historiographique et dans le parcours intellectuel de l'auteur, un cahier d'illustrations familiarise le lecteur avec les grandes figures

du livre et une postface de Marie-Thérèse Lorain dresse le portrait de Jean-Yves Guioimar, décédé en 2017. C'est l'obstacle linguistique qui avait laissé l'ouvrage de Caroline Ford dans l'ombre, et il faut savoir gré à Patrick Galliou d'avoir entrepris sa traduction. Dans les mois qui suivirent leur sortie initiale, ces deux livres avaient fait l'objet de plusieurs comptes rendus élogieux, aujourd'hui disponibles en ligne, vers lesquels le lecteur désireux d'en savoir davantage pourra se tourner avec profit. Rappelons néanmoins les idées directrices de ces ouvrages, qui font date dans l'historiographie.

Le bretonisme est la réduction de la thèse que Jean-Yves Guioimar a consacrée aux historiens bretons des années 1830-1880. L'auteur, qui s'appuie notamment sur les mémoires des sociétés savantes, y montre la naissance d'un discours particularisant sur l'histoire de la Bretagne, sous la plume d'érudits qui tournent le dos à l'héritage gallo-romain. Ces bretonistes entendent mettre en lumière une Bretagne receltisée et se penchent sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, vers leurs héros et vers leurs saints. Cet horizon commun ne masque pas la diversité d'un mouvement, d'abord littéraire puis historique, et dont quelques membres furent séduits par le socialiste catholique Buchez, tandis que le plus grand nombre se rangeait dans le camp conservateur. Quelques méandres dans l'écriture et un plan peut-être trop plat conduisent à quelques déséquilibres, mais l'érudition de l'auteur est impressionnante et l'analyse percutante.

Le travail de Caroline Ford, qui couvre la période 1890-1926, prolonge celui de Jean-Yves Guioimar sur le plan chronologique. L'échelle est toutefois différente, puisque l'aire d'observation de l'historienne américaine se limite au Finistère. Signalons au passage avec regret que celui-ci est trop souvent confondu avec la Basse-Bretagne. La synecdoque est d'autant plus malheureuse que le Trégor comme le Vannetais ont une culture politique et religieuse fort différente du territoire étudié. Caroline Ford en dresse un beau tableau, en faisant une large place à la religiosité populaire, à la vie politique locale et à la résistance face à la politique de laïcisation. La description est précise mais guère novatrice; Marie-Thérèse Cloître, notamment, est allée plus loin sur ces sujets. C'est dans le système interprétatif que réside l'originalité de l'ouvrage. Pour Caroline Ford, l'essor du catholicisme social participe à l'intégration du Finistère dans le champ politique national en offrant une troisième voie, entre un royalisme qui ne séduit plus et un républicanisme trop marqué par l'anticléricalisme. Sa démonstration vient en contrepoint de la vision d'Eugen Weber, qui a développé dans *La fin des terroirs* l'idée que la modernisation venait d'en haut. Caroline Ford renverse la perspective en montrant que le processus est initié également à l'échelle locale, en l'occurrence par le biais du catholicisme social, qui constitue pour les Finistériens une porte d'entrée dans la modernité. La démonstration, parallèle à celle que Michel Lagrée a menée sur le terrain culturel, est séduisante.

Jean-Yves Guioimar et Caroline Ford se situent donc dans deux perspectives différentes. Mais l'heureuse actualité éditoriale amène à mettre ces deux ouvrages en regard l'un de l'autre et à souligner leur contribution commune à la compréhension de la Bretagne contemporaine. Tout d'abord, les deux recherches établissent que le rapport des Bretons à la Bretagne s'est construit dans une dia-

lectique centre-périphérie, à l'échelle française. Le bretonisme est issu d'un noyau d'étudiants installés à Paris et, comme le catholicisme social finistérien, il s'est structuré en réaction aux grands débats qui animaient la vie politique et intellectuelle française. Les deux ouvrages traduisent donc, chacun à leur manière, l'insertion de la petite patrie dans la grande et permettent au final de comprendre l'échec du nationalisme breton. Le bretonisme demeure en effet l'affaire d'une minorité cultivée régionaliste, attachée à la Bretagne, mais aussi à la France. Il ne mobilise jamais les masses, qui délaissent le référentiel culturel offert. Quant au catholicisme social, il canalise la protestation politique vers une troisième voie respectueuse de la ligne de Léon XIII et intégrée au jeu national, ce qui sape les fondements d'une possible contestation nationaliste. L'articulation de la dimension religieuse et de la question nationale est aussi centrale chez Jean-Yves Guiomar, qui montre que les bretonistes se sont construits pour partie dans l'héritage du mennaisianisme et dans l'affrontement entre gallicans et ultramontains. Elle culmine chez Arthur de La Borderie, pour lequel la Bretagne a été faite par ses saints et doit chercher ses référents nationaux dans le christianisme, plus que dans les mégalithes relégués dans la Préhistoire. Il y a loin des bretonistes aux catholiques sociaux léonards, mais, chez les uns comme chez les autres, la religion apparaît comme la pierre angulaire et le ciment de la société bretonne.

Ces deux ouvrages sont donc bien davantage que des monographies de qualité éclairant un courant d'idées. Ils interrogent aussi l'identité nationale, qu'elle soit bretonne ou française, et le rapport à la modernité. C'est l'ampleur et la profondeur des questionnements qu'ils suscitent qui fait leur richesse et justifie leur mise à disposition. Immanquablement, l'historien est amené à s'interroger sur l'heureux destin de ces livres et sur la signification de ces rééditions, portées par les sociétés savantes, en l'occurrence la *Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne* (SHAB) et, dans le cas de l'ouvrage de Caroline Ford, la *Société archéologique du Finistère*. Pour la SHAB au moins, la valorisation du bretonisme n'est-elle pas une façon de s'interroger sur ses origines et, par là-même, sur son avenir, à l'heure où elle s'apprête à célébrer son centenaire et que l'érudition attire moins ? En outre, on peut se demander si ces rééditions ne reflètent pas tout simplement le manque de nouveautés autour de la matière bretonne. Le terrain n'est certes pas désert. Jean Le Bihan le rappelle d'ailleurs dans son introduction, en évoquant les travaux de Nelly Blanchard ou les publications récentes autour de La Borderie, pour ne prendre que quelques exemples. Mais force est de constater que la recherche bretonne récente a délaissé le terrain local au profit de théâtres internationaux. Il serait toutefois abusif de conclure que la réédition du bretonisme et la traduction de l'ouvrage de Caroline Ford sont des publications par défaut. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire contemporaine de la Bretagne et plus particulièrement à l'insertion de la petite patrie dans la grande y trouveront en effet matière à une ample réflexion.

Samuel GICQUEL